

Guy Ménéard

Petit traité de la vraie religion

à l'usage de ceux et celles qui souhaitent comprendre
un peu mieux le vingt et unième siècle

introduction

Le titre de ce livre pourra paraître irrévérencieux, cabotin, voire prétentieux ou insolent. Il relève bien plutôt d'une simple, quoique tenace, hantise: celle d'aborder un sujet en lui-même fort «sérieux», mais d'une manière qui, elle, voudrait s'interdire de l'être trop. «L'intellect de la plupart des gens, écrivait Nietzsche dans *Le gai savoir*, est une lourde, sombre et grinçante machine difficile à mettre en mouvement: ils appellent ça “prendre la chose au sérieux” [...]. Dès qu'il en est question, la gracieuse bête humaine perd, semble-t-il, toute bonne humeur: elle dit qu'elle devient “sérieuse”! [...] Tel est le préjugé de ce grave animal à l'endroit de tout “gai savoir”. Soit! Montrons-lui que c'est un préjugé¹. » Et telle est bien, avec ce clin d'œil de leur titre, la toute première ambition de ces pages.

Quant à leur *projet*, qu'on se rassure: il ne s'agira nullement, en tout cas, de ressasser à nouveau l'aphorisme plutôt éculé que l'on attribue depuis longtemps à Malraux, et selon lequel «le vingt et unième siècle serait spirituel ou ne serait pas». Malraux, si c'est bien à lui que l'on doit une telle « prophétie », doit décidément se retourner dans sa tombe à force d'entendre le poncif qu'elle est devenue.

Il s'agira encore moins, faut-il vraiment le préciser, de prétendre enseigner aux lecteurs ce qu'ils doivent faire pour « sauver

1. Friedrich Nietzsche, *Le gai savoir*, trad. A. Vialatte, Paris, Gallimard, 1950, aphorisme 327.

leur âme» et se «mériter le paradis» à la fin de leurs jours. Ce livre leur laissera d'ailleurs très volontiers le soin de décider par eux- mêmes s'ils ont vraiment une âme — et s'ils veulent à tout prix aller au ciel.

Ce projet est à vrai dire beaucoup plus modeste, quoiqu'il puisse sans doute en étonner certains: il vise en fait à proposer que, loin d'être inéluctablement condamnées aux archives de l'histoire, les vieilles catégories de la *religion* demeurent au contraire parmi les plus fécondes pour comprendre le monde dans lequel nous vivons et les transformations qu'il connaît. Et, à cette fin, il se propose d'offrir, en les illustrant, un certain nombre de notions et d'outils pour mieux saisir le sens, la place, le rôle, la structure et la signification de la *religion* dans la culture actuelle — mais, aussi, pour parvenir à en déceler la présence dans des «lieux» où l'on n'est pas habitué à la chercher.

D'aucuns, surtout sans doute au sein des générations qui ont vécu l'époque d'avant la Révolution tranquille, fronceront peut- être les sourcils (à moins qu'ils ne grincent carrément des dents), estimant savoir déjà fort bien — et avec une intimité parfois fort douloureuse — *ce qu'est* la religion et à quoi ça sert... S'il est pourtant une «évidence» que ces pages souhaitent d'abord et avant tout dissiper, c'est bien justement cette idée, encore assez largement reçue, qui tend à confondre la religion avec des formes du christianisme qui se sont élaborées en Occident au cours des siècles, et notamment au Québec. Allons d'ailleurs plus loin en suggérant que, pour vraiment comprendre la signification du phénomène religieux aujourd'hui, il faut souvent même se dépêtrer de ce qu'a pu en manifester un certain christianisme, y compris dans notre propre histoire où il s'est à maints égards réduit à un dogmatisme étroit assorti d'un frileux moralisme.

Mais ce livre a une autre ambition, plus audacieuse encore. Il entend en effet suggérer que la religion, loin d'être une réalité datée et obsolète de l'histoire humaine, se donne au contraire à lire comme une dimension fondamentale et constitutive de l'être

humain, au même titre que d'autres — sociale, psychique, économique, politique, poétique, ludique. Si une telle suggestion a quelque pertinence, on comprendra sans peine qu'une lecture du réel qui s'abstiendrait de considérer cette dimension religieuse de l'humain s'appauvrirait substantiellement en négligeant un éclairage anthropologique unique et irremplaçable.

Est-il besoin de l'ajouter: un tel regard ne saurait évidemment, à lui seul, épuiser la richesse du phénomène humain ni se substituer aux diverses lectures des autres sciences humaines — sociologie, psychologie, anthropologie, politologie, etc. — qui visent elles aussi, à leur manière, à comprendre la complexité de l'être humain individuel et collectif. S'il y a d'ailleurs encore quelque sens à parler de « vérité » à notre époque, fût-ce à voix basse et entre prudents guillemets, il se pourrait bien qu'elle réside moins dans les discours qui essaient de la dire et bien davantage dans l'espèce de *clairière de silence* que finissent par dessiner l'ensemble des discours qui tentent de la cerner².

Le lecteur se demandera peut-être ce qu'il en est de l'originalité de cet ouvrage. Et il fera d'ailleurs bien, au prix où sont les livres! Dans l'introduction de l'un de ses plus stimulants ouvrages, *L'ombre de Dionysos*, le sociologue Michel Maffesoli, allant au devant d'une préoccupation similaire, avertissait ainsi ses propres lecteurs: «Le reproche de “compilation”, qui est souvent fait lorsqu'on met en place un appareil critique, ne voit pas que celui-ci peut avoir pour effet de relativiser l'originalité à tout prix ou la pseudo-nouveauté. On ne découvre pas de “nouveaux mondes” en sciences de l'homme, on se contente de dévoiler

2. C'est ainsi que l'historien Michel de Certeau suggérait que la vérité nous est *interdite* d'accès, au double sens où aucun discours ne parvient à lui seul à l'atteindre quoique celle-ci puisse peut-être se laisser *inter-dire*, «dire entre» les discours qui tentent de l'atteindre. Voir «La rupture instauratrice», dans *La faiblesse de croire*, Paris, Seuil, 1987.

tel ou tel aspect de l'être-ensemble pour un temps oublié³.» Affirmons-le donc sans ambages : ce livre n'a pas, lui non plus, l'ambition d'être absolument «original», au sens en tout cas où il prétendrait réinventer le bouton à quatre trous ou révolutionner la forme de la roue⁴. Son auteur, à travers le parcours de sa propre réflexion, s'est lui-même nourri de bien des auteurs et de bien des points de vue qui l'ont marqué, qu'il n'hésitera pas à citer, et dont il espère seulement rendre les intuitions sans trop les *trahir* — bien qu'il lui arrivera sans doute des les *traduire*, parfois, à sa façon⁵. La seule «originalité» qu'il revendiquerait, au-delà du «style» forcément singulier, serait dans la manière qu'il a choisie pour aborder la question de la religion, en ayant à l'esprit des lecteurs qui, sans être aucunement des «spécialistes», souhaitent s'en faire une idée plus précise. Ce livre ne s'adresse donc aucunement aux seuls lecteurs que la réalité religieuse intéresse, irrite ou questionne mais, beaucoup plus largement, à tous ceux et celles que l'être humain et sa culture continuent de précocuper, d'intriguer et de passionner.

À cet égard, d'ailleurs, il s'est également nourri d'une vingtaine d'années d'expérience en enseignement universitaire, destiné donc à de jeunes adultes qui, quoique souvent fascinés

3. Michel Maffesoli, *L'ombre de Dionysos. Contribution à une sociologie de l'orgie*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1982, p. 9.

4. Ajoutons qu'il existe déjà un certain nombre de «synthèses» dont le projet se rapproche à certains égards de celui-ci. Je signalerai en particulier l'essai de Denis Jeffrey, *Jouissance du sacré*, Paris, Armand Colin, 1998.

5. Nombreux sont, à cet égard, ceux envers qui j'estime avoir une immense dette de gratitude. Qu'ils voient dans ce qu'ils retrouveront peut-être ici de leur inspiration l'expression sincère de ma reconnaissance. Je veux également remercier du fond du cœur Charles, Eve, Linda, Mathieu, Robert, Roger et Yves d'avoir accepté de lire le manuscrit de ces pages et de m'avoir fait l'amitié de leurs commentaires critiques.

par le phénomène religieux, le connaissent, au départ, en général fort peu — et bien mal —, mais qui ont le génie d’être assez curieux et ouverts d’esprit pour vouloir l’apprivoiser et tenter de le comprendre. C’est, d’une certaine manière, à des lecteurs qui leur ressemblent que je m’adresse.

Comprendre. Le philosophe Alain avait coutume de commencer ses cours en rappelant cette conviction qui lui était chère, et qui servira également de guide à ces pages: «Ici, on ne critique pas, on comprend.» Non certes que la «critique» soit déplacée ou dépassée — là n’est pas la question. La religion, comme l’art, la politique, la science ou n’importe quelle autre réalité enracinée dans l’être humain, a évidemment produit du meilleur et du pire, que l’on peut bien sûr s’employer à vouloir séparer, comme l’ivraie et le bon grain de la parabole. Mais tel n’est pas le but de cet ouvrage, qui laissera dès lors volontiers aux lecteurs la tâche de juger par eux-mêmes — s’ils y tiennent absolument —, en s’inspirant de nouveau de cet autre «avertissement» de Michel Maffesoli: «Déterminer théoriquement ce qui “doit être” a souvent conduit aux pires des tyrannies, et ce, de quelque bord politique que ce soit.» On pourrait bien sûr ajouter: de quelque bord religieux où l’on se trouve. « Il semble bien plus sage que l’intellectuel s’attribue la simple fonction, à côté de bien d’autres discours, de dire son temps à sa manière⁶.»

«Mais vous venez de dire... intellectuel?»

L’auteur de ces pages n’est pas complètement inconscient de la méfiance spontanée qu’inspirera peut-être à certains le fait qu’il en soit un lui-même, «spécialiste», comme on dit, des sciences de la religion, et pis encore (peut-être!) professeur d’université, c’est-à-dire exerçant ce métier où l’on semble si souvent s’employer non seulement à n’être compris d’à peu près personne mais à le faire en outre de la manière la plus ennuyeuse qu’on puisse imaginer. «Lorsque la gracieuse bête humaine devient sérieuse...»

6. Michel Maffesoli, *op. cit.*, p. 10.

Au lecteur, assurément, d'en juger, là encore, par lui-même. Je ne peux pour ma part que l'assurer de mon intention de lui éviter aussi bien la lourdeur du bœuf de labour que le pas ennuyeux du cheval de trait, avec la conviction intime que la vie est vraiment trop courte pour que l'on s'ennuie à y poursuivre un «savoir triste». Il y a cependant une «déformation professionnelle» dont il paraît décidément bien difficile de guérir les universitaires — même quand ils semblent de bonne foi ! — et pour laquelle je sollicite la bienveillance du lecteur : il s'agit en fait de leur manie d'alourdir leurs bas de pages de notes en petits caractères, généralement truffées de références fort savantes, et dont on se demande d'ailleurs parfois si elles n'ont pas pour principale fonction de lester une pensée qui, autrement, risquerait de s'envoler dans les nuages...

Mais qu'on se rassure peut-être un peu, ici également: ces notes, dont on a au moins tenté de ne pas abuser, peuvent généralement être ignorées sans que cela nuise à l'ensemble du propos. Elles servent d'abord et avant tout à rendre à César ce qui lui appartient, c'est-à-dire à indiquer, le cas échéant, les auteurs et les sources dont ces pages se sont inspirées. À l'occasion, elles serviront aussi à fournir des précisions éventuellement utiles, mais dont la présence dans le corps même du texte risquerait d'en rendre la lecture plus fastidieuse. On y aura également recours, ici et là, pour proposer quelques suggestions de lectures complémentaires à l'intention de ceux qui souhaiteraient approfondir leur réflexion sur tel ou tel aspect de la question.

Je signale enfin que certains éléments de ce livre ont déjà fait — en substance, sinon toujours textuellement — l'objet de publications antérieures⁷. Mais, d'une part, ces réflexions,

7. En particulier: «Le sacré et le profane, d'hier à demain», dans Y. Desrosiers (dir.), *Figures contemporaines du sacré — religion et culture au Québec*, Montréal, Fides, 1986; «Le sacré au cœur du social — l'incontournable facteur religieux», *Revue internationale d'action communautaire*,

éparpillées dans le temps et sous la poussière des bibliothèques, portaient le plus souvent sur des thèmes particuliers, sans vraiment de liens entre elles ni de «fil conducteur» pour les unifier. Il m'a donc semblé utile et opportun de *rapailler* toutes ces idées éparses — pour reprendre le beau verbe qu'affectionnait Gaston Miron — et de les assembler en un tout cohérent, les enrichissant en outre d'un certain nombre de «chapitres» que je n'avais encore jamais abordés. D'autre part, la majorité de ces réflexions ont paru dans des revues scientifiques et des collectifs que l'on dit «savants», c'est-à-dire dans des ouvrages surtout fréquentés par les universitaires et souvent difficilement accessibles à un plus large public. Que mes éventuels lecteurs ne s'en formalisent donc pas: il arrive simplement qu'un universitaire qui s'intéresse à la «vraie» religion ait envie de s'adresser aussi, parfois, à du «vrai» monde.

*

Ce livre, d'abord paru en 1999, a été réédité en France en 2006 (Paris, Téraèdre) avec de légères retouches tenant compte d'un contexte plus familier aux lecteurs européens. Il fait aujourd'hui l'objet d'une nouvelle édition minutieusement

vol. 26, n^o 66, automne 1991 (en collaboration avec J.-M. Larouche); «Le nœud de paille et la statue équestre. Considérations sur l'obscur objet du regard religiologique», *Religiologiques*, n^o 9 («Construire l'objet religieux»), printemps 1994; «Le révolver du maréchal Goering. Pour une conception plus actuelle de la religion», dans T. Goguel D'Allondans (dir.), *Rites de passage*, Toulouse, Erès, 1994; «Dionysos au pied de la croix. Réflexions sur le sacré dans la vie montréalaise contemporaine», dans G. Lapointe (dir.), *Société, culture et religion à Montréal: XIX^e-XX^e siècle*, Montréal, VLB, 1994; «Le feu rouge et le buisson ardent. Réflexions sur la sexualité, la morale et la religion», *Église et théologie*, n^o 26, 1995. D'autres ouvrages, portant sur des thématiques plus précises, seront également signalés au passage.

revue et corrigée dans la «petite collection Liber». On y trouvera entre autres l'ajout de quelques références à des ouvrages récemment parus.

Montréal, janvier 2007